

Nouveautés

Numéro 61, mars 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (61), 8–16.

la ligne bleue

Suzanne PARADIS
Leméac, Montréal, 1985, 281 p.

Avec *la Ligne bleue*, Suzanne Paradis poursuit l'épopée des Ferdinand. L'accent est mis cette fois sur les deux fils de Léona qui, s'étant affranchis de l'ombre maternelle, entreprennent de voler de leurs propres ailes. Nandeu, l'aîné, assoiffé de liberté, quitte la ruelle Bigaouette pour découvrir l'Amérique tandis que Nathan, plus que jamais déterminé à vivre à Saint-Gabriel où il a joint les rangs d'une talentueuse équipe de hockey, s'efforce de convaincre les siens qu'il a l'étoffe d'un champion.

Autour de ces deux adolescents en quête d'un idéal évoluent un nombre imposant de personnages aux prises avec les aléas de leur propre destinée. Aux problèmes conjugaux de Léona et Hugh Singer, par exemple, viennent s'ajouter ceux de Mathilde et Honoré, les parents de Rosilda, la nouvelle épouse de Roux qui réapprend pour sa part à vivre les joies et les difficultés du mariage après un long veuvage. À l'esprit petit et mesquin d'Annie Bigaouette, une concitoyenne jalouse du succès des Ferdinand, s'opposent la générosité et le détachement de Linda Clair qui prend en charge Nandeu, aussi spontanément qu'elle l'avait fait pour Cynthie, une jeune fille fragile dont ce dernier s'éprendra. Sans parler des soucis de Barbara, de Célimène, de Roux, de Clément Pilote, de Janeline, de Manon, de Billy... Tant et si bien que le lecteur a parfois un peu de peine à s'y retrouver dans le dédale de ces ramifications socio-familiales!

[Jeanne TURCOTTE]

des cons qui s'adorent

Claude JASMIN
Leméac, Montréal, 1985, 190 p.

Jasmin, auteur prolifique, nous revient avec une troisième aventure policière de l'inspecteur Asselin, toutes parues chez Leméac au cours des dix-huit derniers mois. Après « s'être fait la main » avec *le Crucifié du Sommet-Bleu* et *Une duchesse à Ogunquit*, l'écrivain parvient cette fois-ci à bien construire son

« polar », à tenir le lecteur en haleine jusqu'à la fin du récit.

Dans Villeray, le quartier de Montréal où évoluait les personnages de *la Petite Patrie*, un meurtre est commis au sein d'un groupe d'amateurs d'art précolombien : « les Conquistadores » — d'où vient le titre du roman qui n'a rien de bien brillant. Charles Asselin doit élucider l'affaire du meurtre du docteur Jeanne Ferron (hommage grotesque au regretté ?), un psychologue réputé pour ses méthodes novatrices et un amateur d'art averti. Qui a bien pu assassiner celle à qui on ne connaissait pas d'ennemis ? Le fin limier, fidèle à lui-même, soupçonnera tout le monde : les membres du groupe de collectionneurs, les patients de la victime ; tout son entourage sera suspecté. L'intrigue connaîtra un dénouement inattendu, phénomène attendu dans ce genre de roman : l'insoupçonné sera trouvé coupable du crime. Curieusement, Asselin se retrouve ici encore, tout comme dans ses enquêtes précédentes, face à un crime d'origine passionnelle.

[Pierre HARDY]

les noces barbares

Yann QUEFFÉLEC
Gallimard, Paris, 1985, 309 p.
Prix Goncourt 1985

« Enfin un roman, un vrai ! », écrit la publicité. Et elle dit juste, car le dernier « Goncourt » est un roman dans la plus pure tradition romanesque française. Une narration suivie, facile à déchiffrer, une intrigue captivante qui retient le lecteur à son texte du début à la fin, des personnages colorés et surtout campés à la perfection, une touche mélodramatique — mais juste ce qu'il faut pour émouvoir —, bref, un bon vieux roman comme il ne s'en fait plus... Mais attention, on est bien loin du « Harlequin ».

Yann Queffélec, d'abord connu comme critique littéraire au *Nouvel Observateur*, raconte l'histoire vraisemblable d'un enfant, Ludovic, fruit du viol de Nicole, sa mère, par trois soldats américains en garnison à proximité d'un hameau de la côte bordelaise. Haï par ses grands-parents, rejeté par sa mère, Ludovic, — enfant de la honte et du déshonneur —, est enfermé pendant la majeure partie de son enfance dans un grenier qui devient vite son unique univers, avec la mer comme toile de fond. La mer, espace symbolique des grands départs, de la fuite vers la liberté, vers le

rêve. Le mariage (malheureux) de Nicole avec Micho, bonne pâte d'homme, s'il éloigne Ludovic de son grenier/prison, ne le rapprochera pas de sa mère qui persiste à lui refuser son amour et intrigue pour le faire enfermer dans un asile pour débilés légers, dirigé par Madeleine Rakoff, femme frustrée, cousine de Micho.

Indépendant, fier et surtout conscient de ne pas être comme les autres « enfants » de l'institution, Ludovic, qui ne rêve que de retrouver sa mère, s'enfuit un soir de Noël pour aller se réfugier dans le corps d'une épave de cargo, à proximité de la maison de Micho. C'est là où le paroxysme est atteint et où la conclusion rejoint le début de la narration. Le cercle se referme et les noces barbares sont définitivement célébrées. Le drame est scellé.

Roman impeccable tant par sa facture que par l'intérêt du récit, *les Noces barbares* de Queffélec méritaient bien d'être couronnées par les académiciens Goncourt. D'ailleurs, je ne serais pas surpris qu'un producteur de cinéma flairerait rapidement le bon filon de la réussite commerciale.

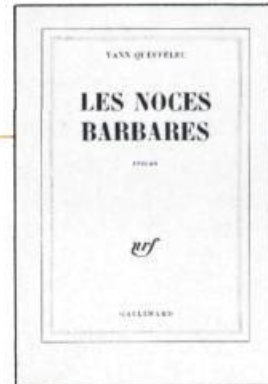
[Guy CHAMPAGNE]

la fissure

Aline CHAMBERLAND
VLB éditeur, Montréal, 1985, 156 p.

Élaine est assise au salon, chez Marcelle, la travailleuse sociale chez qui elle habite. Elle feuillette distraitement un livre sur le dessin qu'on lui a prêté. Distraitement, oui. Car sa pensée est incapable de se concentrer sur l'ouvrage en question. Trop d'événements ont récemment bouleversé sa vie. Voilà littéralement l'anecdote qui fonde ce roman, le premier titre signé par cette auteure. Bien mince, direz-vous. Cependant, à mesure que se révèle la vie de cette femme, à mesure que l'on appréhende son état psychique, le texte s'enrichit considérablement. Car si elle partage le logis d'une travailleuse sociale, c'est qu'on l'a obligée. Si elle ne peut se concentrer pour lire, c'est qu'un procès se termine où elle a été accusée de meurtre, plus précisément de celui de sa toute jeune enfant, Ève-Lyne.

Alors, ce qui circule dans sa tête, ce qui l'empêche de lire, c'est d'abord Luc, le psychologue qui la suit et travaille à sa réhabilitation. Luc qu'elle rencontre toutes les semaines, à qui elle confesse ses angoisses,



Bien sûr, c'est aussi cet amant, Julien, avec ses souvenirs, avec qui elle découvre les motifs qui l'ont menée à poser un tel geste. Elle a connu d'éphémères mais si essentiels moments de bonheur. Julien qui l'a quittée quelque temps avant le meurtre. Elle pense aussi à Bruno, son mari, qui n'a pas su l'aimer, lui préférant la télévision, les journaux, le hockey. Elle pense au dessin, activité qu'elle aime tant mais pour laquelle elle ne sait plus investir. Il y a enfin le procès qui défile en elle; l'odeur de scandale émanant de telles affaires pendant que l'accusée, elle, Élaïne, assistait aux audiences à la façon d'une spectatrice désintéressée.

Un tel propos est saisissant. Et pour renforcer l'effet de lecture, le récit est aménagé de telle façon que le lecteur découvre graduellement son sujet. En effet, la narration présente d'une part, au présent, Élaïne et Marcelle au salon chacune un livre à la main puis, d'autre part et en alternance, divers épisodes de la vie d'Élaïne occupent le texte, nous apprenant en parallèle ce qui, de partout, a mené cette mère délaissée à l'irréremédiable. Pour une première publication, *la Fissure* fait preuve d'une maturité et d'une habileté étonnantes. Une bien belle lecture, quoi...

[Bernard GILBERT]

marco polo ou le nouveau livre des merveilles, roman/feuilleton
[en collaboration]

Circa-Solin, Boréal Express, 1985, 288 [37] p.

Devant leur ordinateur, dans sept pays de la francophonie, huit auteurs parmi lesquels se trouvent Louis Caron et l'Acadien Jacques Savoie écrivent, en même temps, un roman collectif. Le marathon, qui durera douze jours, débute le 14 juillet 1985. De la Toscane et de Chicago, Italo Calvino et Umberto Eco suivent les travaux et se permettent d'intervenir, comme maîtres de jeu. Chaque écrivain commence son récit avec le personnage qu'il a d'abord créé mais doit aussi mêler à chacun des chapitres qu'il écrit au moins un autre personnage conçu par ses collègues; c'est la règle de l'interdépendance. Le manuscrit électronique parvient quotidiennement à chacun des auteurs et à plusieurs médias, comme *le Devoir*, qui ont accepté de diffuser le projet en feuilleton.

Marco Polo... présente le résultat final de l'expérience. On peut y suivre les péripéties de Dona Calero, une Métisse de vingt-cinq

ans qui recherche son père, ou le destin de l'Homme-échassier, qui possède des pouvoirs surnaturels. On rencontre aussi le Canadien Hector qui a choisi la mer comme véritable maîtresse et l'archéologue Vladimir Obolant. Au dernier chapitre, tous les personnages réunis tentent de résoudre l'énigme du disque de Phaestos. Leurs multiples quêtes, parsemées de voyages, d'amours et d'enlèvements leur auront permis d'arpenter l'Europe entière, comme dans les romans d'aventures ou les bandes dessinées.

C'est surtout la curiosité qui nous fait parcourir ce livre touffu dont les auteurs sont les véritables héros. *Marco Polo* nous porte à nous interroger sur les relations possibles entre l'informatique et l'écriture. Si le traitement de texte rend déjà d'immenses services aux auteurs, on reste toutefois sceptique devant l'idée d'une transformation fondamentale de la création littéraire par l'ordinateur.

[Marie-José des RIVIÈRES]

un homme fort fragile

Mario BOLDUC

VLB éditeur, Montréal, 1985, 281 p. (15,95 \$)

Dans ce roman, l'auteur nous amène sur la rive sud de Québec au début des années soixante. Léo, jeune garçon d'une dizaine d'années, très lucide pour son âge (parfois peut-être un peu trop), relate son enfance et présente avec humour les personnages étranges et touchants de l'univers adulte dans lequel il grandit. L'homme fort fragile, c'est Frédéric Marceau, dévoué à l'œuvre des frères du patro, propriétaire d'un petit cinéma et amant de la mère de Léo, veuve et fumeuse invétérée. Auprès de Léo, cet homme trop bon et peu méfiant, proie facile pour les exploiters, fait figure d'un enfant perdu dans un monde adulte qu'il ne comprend pas. Léo, plus perspicace et toujours à l'affût, parvient à satisfaire la curiosité qu'éveille en lui le comportement parfois insolite des adultes qui l'entourent. Le récit se déroule comme une enquête policière alors que Léo, apprenti détective, entre ses rêves d'enfant et les situations concrètes auxquelles il est confronté, découvre peu à peu la vérité sur le sort de Marceau, l'homme très fragile. (Ou doit-on parler de la fragilité d'un homme fort?)

Le tragique de certains événements, comme la mort de sa mère ou la déchéance de Marceau, alcoolique et résigné, est dilué par

l'humour, parfois teinté d'ironie, de Léo. Une phrase résume en quelque sorte le ton de tout le roman: « Cette sortie en ville qui s'annonçait calme, maintenant tourne au tragique, mais un tragique un peu loufoque, ma spécialité » (p. 254). L'emploi, parfois abusif, des comparaisons donne au lecteur une idée précise de l'image que veut créer l'auteur et apporte beaucoup à la dimension humoristique du texte, élément important de l'écriture sensible et alerte de Mario Bolduc.

Un homme fort fragile succède à un premier roman, *les Images de la mer*, publié dix ans plus tôt, en 1975, aux Éditions du Jour.

[Jean GUAY]

l'amour atomique

Michel MICHAUD

Québec/Amérique, Montréal, 1985, 188 p.

Après avoir parcouru le monde pour voir s'il n'y était pas, le « métèque barbare » (p. 188) qu'est Chimo en a assez et décide de s'installer en France pour vérifier s'il ne serait pas là aussi. Mais son véritable projet est d'écrire un livre pour toucher directement le lecteur en lui disant tout de son « océanographie intime ». Il quitte alors Montréal pour le sud de la France où, avec son grand amour Marithé, il va écrire tout en menant une existence rudimentaire.

Or Chimo veut *tout* dire. Et même si l'Amour, la Femme, la Foi (en Sa Sainteté la Beauté Vivante) et la Nature sont les quatre grands thèmes de son discours, un flot d'anecdotes, de réflexions, de commentaires, de jeux de mots et de blagues fait irruption et envahit chaque page. C'est « Ce qui fait que je dis rien. Ou que je dis tout, mais mêlé, en vrac, ni queue ni tête » (p. 169), écrira Chimo. Car ce qui l'intéresse ce n'est pas de parler au lecteur d'une manière dite « civilisée » mais de placer à l'avant-plan la « réalité toute nue » (p. 172) de l'homme et de la femme, ce qui exige l'emploi d'une langue sauvage faite de mots en « chair et en os » (p. 86).

Premier livre de Michel Michaud, *l'Amour atomique* est un long monologue sur les grands thèmes de la vie mais c'est aussi et surtout le « grand désordre personnel intime » (p. 188) de Chimo; un volcan qui explose dans tous les sens.

[Sophie WAMPACH]



NOUVEAUTÉS

le rire de laura

Françoise MALLET-JORIS
Gallimard, Paris, 1985, 261 p.

Laura se terre pendant trois jours, seule avec son fils Martin, dans une chambre d'hôtel de Strasbourg. Ce tête-à-tête, cette confrontation plutôt, lui permettra d'aller au bout d'elle-même, d'assumer sa peur de vivre, de faire le point sur les liens troubles qui l'unissent à Théo, son mari. Laura se raconte, reçoit les confidences de Martin qui a voulu mourir parce qu'«il n'est pas un type bien».

Avec d'autres jeunes, Martin a mis sur pied une petite communauté, profitant au passage des bontés de Marc-André, un ex-professeur utopiste qui n'a jamais tout à fait oublié ses idéaux de jeunesse. Martin, un peu malgré lui, deviendra une sorte de leader pour les membres de son groupe et, pour Marc, l'incarnation de ses rêves d'adolescent. Petit à petit, Martin sent naître en lui «la lâcheté héroïque des chefs» (p. 152). Il s'entend dire «des choses laides héroïquement» (p. 152). Il ment, il ne le supporte pas.

Autour de Martin et de Laura, d'autres destins se croisent: Ophélie, anorexique, la seule «qui ne ment pas et [qui] en crève...» (p. 98), Théo, qui commence à peine à comprendre le besoin d'absolu de Laura. Ces personnages cherchent tous à leur façon à surmonter la peur du vide. Laura finalement se résignera «[au] manque, à l'espace dans le lit qui sépare les amants (p. 259). Elle se libère de l'angoisse, elle rit...

Ce roman est extraordinairement touchant tant par le sujet, — qui n'a jamais eu peur du vide? — que par la forme. Françoise Mallet-Joris a un style sensible, limpide, tout en douceur. Elle sait parler de la douleur, de la mort, de la condition humaine avec infiniment de tact et de tendresse. *Le Rire de Laura* est un roman à lire absolument, une œuvre majeure.

[Caroline BARRETT]

la mort aux yeux bleus

Maurice GAGNON
VLB éditeur, Montréal, 1985, 173 p.
(« Cahier noir »)

Ce roman policier, publié dans une collection de poche, repose sur la description détaillée d'une «vengeance d'ordre sexuel» (p. 122). Mathématicienne surdouée, Anne-Marie Rodrigue travaille pour une compagnie

d'entrepreneurs qui, en fait, cache un réseau de la mafia montréalaise. Un soir, elle est violée par une dizaine de membres de cette pègre. Après une longue convalescence, la victime devient bourreau: elle élabore un plan visant à tuer les violeurs, un par un. Pour cela, elle changera fréquemment de nom, d'apparence et de rôle afin de conserver «l'indispensable atout de la surprise» (p. 101), gage de sa réussite.

L'idée de base de *la Mort aux yeux bleus*, la vengeance d'un viol, rappelle un peu celle de *l'Été meurtrier* (S. Japrisot, Folio n° 1296, 1977). Mais, alors que Japrisot développe une intrigue mystérieuse, complexe, ponctuée de rebondissements soudains, Maurice Gagnon semble plutôt oublier les «mille imprévus» annoncés dès la troisième page de son récit. Ceci s'explique du seul fait que tous les opposants potentiels, soit le crime organisé, la police et la presse, sont déjoués, avant même d'agir, par l'héroïne. Ainsi, le suspense attendu avec raison devient complètement escamoté.

Par bonheur, cette lacune importante est partiellement compensée par deux aspects: l'émergence fascinante d'un personnage féminin déterminé, intelligent et actif, phénomène assez rare dans les romans policiers (v. Anne Lemonde, *les Femmes et le Roman policier*, Québec/Amérique, Montréal, 1984), et le rythme énergique imposé par le style nerveux, syncopé, visuel et d'une ironie dévastatrice.

[Pierre NADEAU]

des fleurs sur la neige

Élisa T.
les Éditions JCL inc.
Saint-Nazaire, 1985, 380 p. (14,95 \$)

Lancé au Deuxième Salon de la femme du Saguenay-Lac-Saint-Jean, ce récit pathétique (dont le tirage dépasse dix mille exemplaires) est demeuré longtemps sur la liste des best-sellers des librairies québécoises à l'automne 1985. Livre témoignage, *Des fleurs sur la neige* se présente comme un roman et les événements qui s'y trouvent sont d'une telle cruauté que même un lecteur averti peut difficilement le lire d'un seul trait.

L'auteure qui signe ce récit autobiographique sous un nom d'emprunt (Élisa T.) a vécu le drame des enfants maltraités, battus ou martyrisés. Après avoir réchappé à seize

années de mauvais traitements infligés par ses parents naturels et le concubin de sa mère, Élisa T. rompt le silence qui entoure sa condition de victime et écrit ici en détails les affres de sa triste existence afin de «dénoncer, expliquer, convaincre, éduquer, mobiliser les énergies et faire appel aux bonnes volontés pour que cesse le massacre des jeunes» (p. 11).

Il va sans dire que l'atmosphère et les faits rapportés dans ce livre rappellent le drame de la petite Aurore de Lotbinière qui, dans les années 1920, avait été à l'origine de diverses adaptations théâtrales, romanesque et cinématographique. Le parallèle entre l'histoire d'Aurore et celle d'Élisa est intéressant: même cruauté de la mère, présence de scènes d'humiliation et de tortures insupportables, reprise de la scène de l'escalier, accent mis sur l'angoisse et la peur de la victime. Contrairement à Aurore qui meurt, Élisa réussit à s'en sortir grâce à l'appui d'une femme charitable.

Après avoir lu *Des fleurs sur la neige*, une question reste sans réponse: Comment un être humain peut-il résister aussi longtemps à tant de souffrances et de châtements corporels?

[Dominique COULOMBE]

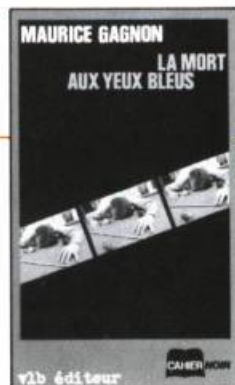
la convention

Suzanne LAMY
VLB éditeur/le castor astral
Montréal, Paris, 1985, 82 p.

Qui a écrit qu'on ne faisait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments? Gide? Proust? J'oublie, mais la vérité de la formule se voit confirmée par le récit de Suzanne Lamy.

Un homme est atteint d'un carcinome au larynx. La femme qui l'aime le regarde lutter, impuissante, contre le mal qui le ronge, le dépossède, le diminue. À travers le journal qu'elle tient au fil de ces mois, et à travers quelques observations du médecin traitant, nous voilà compromis dans l'intimité d'une double, et même d'une triple détresse qui aurait pu, n'était-ce le talent de Suzanne Lamy, tourner au cliché sentimental, à la «convention». Le sujet était délicat, périlleux par sa proximité avec le fait divers et l'effet de mode des témoignages «vécus» qu'il continue à provoquer. Heureusement, le récit résiste. Il se cabre et se retourne contre l'attendu, l'allant de soi pour laisser surgir une version inédite, mettre à découvert un autre versant.

NOUVEAUTÉS



Pas le plus confortable, pas le plus rassurant : et si l'amour s'en allait dans l'accompagnement de ce corps désormais possédé par la mort ? et si les bons sentiments, ceux qu'il faut avoir, ceux qu'on pense qu'on aurait en pareille circonstance, ne tenaient pas le coup, se refusaient... et si...

Afin de conserver son secret au récit, je ne vous dirai que cette émotion qui se loge dans la gorge (justement), comme une question prégnante, qui nous oblige à « revenir vers ce qui a été, ce nœud mal compris, qui ne se défait pas ». Revenir au récit. Revenir à la vie. La nôtre.

On voit que le propos est grave. Et il est exceptionnellement bien servi par une écriture précise, nette et juste. En un mot efficace.

[Marie-Andrée BEAUDET]

nouvelles

les petits cris

J. GAGNON

Québec/Amérique, Montréal, 1985, 169 p. (12,95 \$)

Lauréat du prix Adrienne-Choquette 1985, J. Gagnon offre un recueil de treize nouvelles d'inégales longueurs et de thèmes variés : sexe, passion, haine, solitude, folie, fantaisie... Un fil conducteur relie ces nouvelles, l'humour. L'auteur fait montre d'une adresse, d'une habileté qui accrochent le lecteur tantôt complice, tantôt sceptique, tantôt approbateur mais rarement indifférent. L'exploitation des thèmes, loin d'être banale, impressionne à la fois par sa simplicité et sa profondeur. Dans « l'Ambulance », l'auteur imagine un dialogue entre deux homosexuels dont la peur de mourir de l'un entre en contradiction avec son amour pour l'autre : « J'ai peur de mourir, je t'aime trop » (p. 39). Et dans cette autre nouvelle « le Meurtre de Clarisse V », la caricature — une merveille ! — que dessine l'auteur d'Angéline de Montbrun (Angélie de Montbrun) égratigne la sacro-sainte image du célèbre personnage de Laure Conan. Lorsque le détective chargé de l'enquête lance à la figure d'Angélie de Montbrun : « Votre père vous fourrait comme un cannelloni jumbo

[...] » (p. 54), le lecteur croit rêver... Ce qui donne tant de force et d'effets à ces nouvelles, ce sont la description minutieuse et juste — parfois en des termes recherchés — du détail et le rythme soutenu que viennent ponctuer les motifs dynamiques. Il faut lire et relire « le Meurtre de Clarisse V » où l'absurde est traité avec habileté et adresse.

[Denis CARRIER]

courriers des villages

Clément MARCHAND

préface de Jean Royer
Éditions Stanké, (Coll. 10/10)
Montréal, 1985, 240 p.

La réédition de *Courriers des villages* était un événement attendu, souhaité depuis longtemps. Que cela se fasse dans une collection accessible, autant par le format que par le prix d'achat, la chose mérite d'être soulignée.

Rappeler que cet ouvrage s'est vu décerner le prix David en 1942 ; dire que, par certains côtés, il évoque la thématique de la littérature du terroir pourraient laisser croire que l'intérêt de cette réédition est purement historique. Au contraire, il faut lire ou relire ces courtes nouvelles si finement ciselées pour se rendre compte que l'actualité de cette œuvre est grande et que la passion d'écrire qui la fonde est toujours vivante. Ce livre mérite l'attention du présent. Il s'impose comme une grande leçon d'écriture. Écoutez : « Les jours laiteux et froids neigeaient doucement contre la vitre » (p. 203).

Comme le souligne Jean Royer dans sa préface, Clément Marchand a su non seulement observer avec intelligence et sensibilité un monde qui basculait de l'espace paysan à l'espace urbain, mais aussi et surtout poser, imposer un regard original, mi-complice minarquois, qui, par-delà le cours révolu d'une époque, permet encore à son œuvre « d'interroger son temps et le nôtre ». En ce sens, *Courriers des villages* comme *les Soirs rouges* sont des classiques : ils restent des œuvres modernes d'hier, comme de maintenant.

Outre la préface, l'édition de Stanké offre un dossier (extraits de la critique, bibliographie...) qui permettra aux lecteurs et aux enseignants de faire plus ample connaissance avec un grand écrivain de la littérature québécoise.

[Marie-Andrée BEAUDET]

planéria

Denis CÔTÉ, Francine PELLETIER,
Daniel SERLINE et Marie-Andrée WARNANT-CÔTÉ

Montréal, Pierre Tisseyre, 1985, 192 p.
(Collection Conquêtes).

Les enseignants ne boudent pas vraiment la science-fiction. Mais ils se demandent souvent quels textes faire lire à leurs étudiants, surtout s'ils sont du secondaire. La littérature québécoise pour adolescents, en particulier de SF, n'est pas abondante. On trouvera ici quatre nouvelles de qualité, bien adaptées au public des plus de onze ans.

Côté iconographique, *Planéria* est un beau livre : belle couverture, belles illustrations. Quant aux quatre auteurs, ils sont présentés par une courte biographie et une bibliographie.

De ces quatre nouvelles, deux sont traditionnelles (au meilleur sens du terme), deux relèvent vraiment de la SF en marche. « Catégorie d'étrangeté numéro 7 » de Denis Côté appartient au premier groupe : atmosphère fantastique qui se résout dans la SF, mystère adolescent, messages à décrypter... Côté connaît bien les jeunes : le dialogue est correct mais populaire (Ex. : *on serait avancés*) la musique et le cinéma fantastique y jouent un grand rôle... La nouvelle de Marie-Andrée Warnant-Côté, « Sous Bételgeuse, la rouge », raconte une histoire qui a toutes les apparences extérieures de la SF mais dont l'argument est digne d'un conte d'Andersen : une méchante mère, avec l'aide de sa méchante fille, tente d'écartier la belle héroïne du beau prince, et de faire passer sa fille pour la belle héroïne. Le beau prince a la forme d'un monstre : il tombe quand même amoureux de la belle héroïne et ils finissent par s'épouser, alors qu'il est devenu un bel androïde aux yeux d'or. Quant aux méchantes, elles sont démasquées et punies. Cette histoire est cependant racontée avec beaucoup de grâce et de justesse.

« Les Voyages imaginaires » de Daniel Serline présentent une écriture sûre d'elle, originale, qui nécessite du jeune lecteur une attention assez grande. Elle aborde des thèmes sociaux, politiques et éducatifs importants : on sent l'influence de 1984. C'est la meilleure nouvelle du recueil. Mais « l'Enfant d'Asterman » de Francine Pelletier est aussi remarquable. Les amateurs se souviendront de « la Migratrice » qu'elle a publiée en 1985 dans *Solaris*. On retrouve la relation mère-enfant ;



NOUVEAUTÉS

mais ici, il s'agit du point de vue d'une adolescente qui veut voler de ses propres ailes et décider seule de sa vie. Le thème de la création y joue également un grand rôle. J'avais perçu une influence de Vonarburg dans « la Migratrice ». Elle est ici encore plus évidente. Mais influence n'est pas plagiat. Francine Pelletier s'affirme parmi les bons auteurs de sa génération.

En somme, on ne saurait trop recommander aux enseignants de faire lire et étudier cet agréable recueil de qualité.

[Vital GADBOIS]

contes

contes de feu

Pierre GOULET

Québec/Amérique, Montréal, 1985, 134 p. (9.95 \$)

Pierre Goulet n'en est pas à ses premières armes, ayant déjà écrit un roman, au moins cinq pièces de théâtre sans compter ses textes pour la télévision ou la radio. *Contes de feu* est toutefois son premier recueil de contes. Il s'agit de quatorze récits brefs regroupés en cinq parties où s'entremêlent l'étrange, le fantastique, le merveilleux et la science-fiction.

L'auteur affectionne les calembours, les jeux de mots, le détail insolite. Sa maîtrise de la langue lui permet de chercher dans le langage même la fissure, la brèche lui permettant d'entrouvrir un monde imaginaire sans commune mesure avec le terne quotidien. Le lecteur bascule alors dans l'étrange ou le fantastique, se laisse inquiéter par une neige tombant sans répit, des roses aux épines menaçantes (« Derrière le rempart de neige »), des signes avant-coureurs d'une fin du monde imminente (« Un grand livre noir à la tranche dorée ») ou l'étonnante métamorphose d'un village fantôme (« l'Orgue de Barbarie »). Mais l'inquiétude ne devient jamais angoisse. On ne sombre pas dans un monde cauchemardesque à la manière de tant de récits fantastiques. L'auteur s'amuse trop avec les mots, les images, le lecteur, le genre lui-même pour se prendre au sérieux. Il nous propose une série de contes légers, variés, imaginatifs, à l'image même d'une écriture qui s'amuse des mots et des choses avec la complicité du lecteur.

[Maurice ÉMOND]

hors champ

Hélène DORION

Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1985, 109 p.

Deux ans après avoir publié *l'Intervalle prolongé* suivi de *la Chute requise*, un recueil manifestant une recherche formelle plus accentuée, Hélène Dorion fait paraître *Hors champ*, toujours aux Éditions du Noroît. Dans ces nouveaux poèmes, le ton est nettement différent et s'accorde beaucoup mieux avec le thème majeur de l'amour. L'écriture intimiste traduit les errements et les exigences d'un corps amoureux qui ne parvient pas tout à fait à s'épanouir et ressent la difficulté d'aimer comme une incapacité à composer le réel, — d'où cette notion de « hors champ » qu'exprime le titre. *Hors champ* aussi le double amoureux dont la recherche actualise une plus large perception du corps et en assure le dynamisme. Le lyrisme de certains poèmes et surtout la sensibilité qu'ils expriment font de ce recueil une publication significative : « L'étreinte cet aveu • du corps nul autre horizon • que ma nudité • ce geste inluctablement • vivre ».

[Roger CHAMBERLAND]

essais

le roman québécois de 1944 à 1965 symptômes du colonialisme et signes de libération

Maurice ARGUIN

Centre de recherche en littérature québécoise, Québec, 1985, 225 p. (Collection Essais, n° 1).

Le Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval inaugure sa collection « Essais » par la publication de la thèse de doctorat de Maurice Arguin portant sur les symptômes du colonialisme et les signes de libération dans le roman québécois de 1944 à 1965.

Le sujet est fort intéressant et fort complexe. Maurice Arguin vise à établir les rapports, dans le roman québécois, « entre une réalité

socio-politico-économique objective et [l']imaginaire. » (p. 16) Au plan théorique, l'auteur se réfère aux travaux d'Albert Memmi, de Frantz Fanon, de Hans Kohn portant sur le colonialisme. Au plan pratique, il interroge trois types de romans : le roman de mœurs urbaines, le roman psychologique, le roman de contestation.

L'action du roman de mœurs urbaines se situe autour de la Deuxième Guerre mondiale. Le héros, le plus souvent un ouvrier, citadin, de conditions socio-économiques défavorisées, sent naître en lui un sentiment d'impuissance et d'infériorité face à l'Autre, l'Étranger, détenteur du pouvoir et de l'argent. Il sera un rêveur ou un ambitieux cherchant à fuir sa condition objective. Cette fuite en avant constitue l'un des symptômes d'aliénation. *Au pied de la Pente douce* et *Bonheur d'occasion* sont les exemples les plus connus de romans de mœurs urbaines.

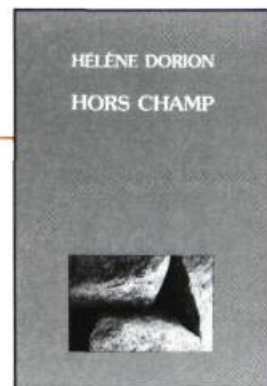
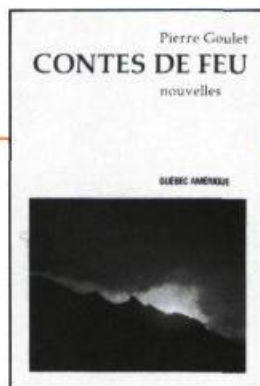
Au sentiment de dépossession collective s'ajoute l'impuissance à vivre au plan personnel. Le roman psychologique (*le Temps des hommes*, *Chânes*, *Laure Clouet*, *Mathieu*) met à jour les problèmes qu'entraîne pour l'individu la prise de conscience du caractère étouffant de la religion, de la famille, de la fidélité au passé. Là où le roman de mœurs urbaines dénonce l'aliénation collective que provoquent religion, famille, passé en tant qu'INSTITUTIONS, le roman psychologique montre leur effet aliénant en tant que VALEURS. Par conséquent, « le héros du roman psychologique pose le problème de l'existence et s'engage totalement dans la recherche de soi et du monde (p. 107).

Au cours des années 60 se produit au Québec le constat d'une carence culturelle. On prend conscience de notre situation coloniale. Les complexes d'infériorité cèdent la place à la révolte, à la contestation. Il y a éclatement de la forme romanesque tant au niveau de la langue qu'au plan de la thématique. « Le roman de contestation tente de définir un homme nouveau » (p. 142). On assiste à l'émergence du Québécois, à la mise au rancart du Canadien français dominé... Hubert Aquin, Claude Jasmin, Jacques Godbout sont parmi les romanciers contestataires les plus connus.

Voilà de façon bien succincte l'essentiel de la thèse de Maurice Arguin. Ce travail apporte un éclairage nouveau et passionnant à notre connaissance de la littérature québécoise et constitue un outil de réflexion inestimable.

[Caroline BARRETT]

NOUVEAUTÉS



gilbert la rocque l'écriture du rêve

Donald SMITH

avec la collaboration de Gilles DORION,
Réjean ROBIDOUX et André VANASSE
Québec/Amérique, Montréal, 1985, 142 p.
(Collection Littérature d'Amérique)

Les lecteurs qui s'intéressent à l'œuvre de Gilbert La Rocque apprécieront sûrement l'orientation retenue par les quatre critiques qui, pour souligner le premier anniversaire de la mort tragique de cet écrivain, s'interrogent sur son écriture qui utilise la charpente narrative pour mieux faire ressortir un univers riche en significations.

Dans un premier temps, Donald Smith reprend à la suite chacun des six romans de l'auteur pour montrer que l'œuvre totale comme « inspirée des remous du subconscient » retient davantage tout un symbolisme négatif pour élaborer une philosophie de la lucidité. Rapprochements incessants avec la vie de La Rocque, ses propres romans rehaussent à un niveau tragique la souffrance que sa mémoire ressasse. Le deuxième essai étudie uniquement *Après la boue* pour démontrer que la typologie de l'écriture larocquienne offre une concordance entre le discours et le récit. Gilles Dorion arrive à cette conclusion après avoir relevé certains éléments de la structure comme de la phraséologie. D'un autre côté, le point de vue de Réjean Robidoux éclaire avec bonheur la communication exceptionnelle qui existait entre Gérard Bessette et Gilbert La Rocque. Plus que de la critique littéraire, ces lignes s'apparentent à un chapitre d'histoire humaine illustrant la présence constante du texte larocquien dans *le Semestre* de Bessette. Enfin, André Vanasse montre plus d'une fois que toute fête recèle des déboires et que tout amour annonce un échec retentissant. La fête, toujours tragique, est le théâtre où se joue le drame des personnages romanesques hantés par la mort.

Évidemment, toutes ces analyses ne sont pas sans toucher du doigt le côté autobiographique inscrit en filigrane dans l'œuvre romanesque de La Rocque. Toutefois, les unes, plus directement reliées au symbole, exploitent davantage une thématique significative des images intérieures de l'œuvre alors que les autres tiennent compte des structures formelles qui impriment sa spécificité.

[Yvon BELLEMARE]

à l'ombre de desrochers. Le mouvement littéraire des cantons de l'est 1925-1950. L'effervescence culturelle d'une région.

[EN COLLABORATION]

La Tribune/les Éditions de l'Université de Sherbrooke,
[Sherbrooke], 1985, 381 p.

Que de travail dans cet ouvrage fort intéressant produit par une équipe de chercheuses de l'Université de Sherbrooke! En tout, 11 articles et 6 appendices qui ont pour but de mieux faire connaître et d'analyser la production littéraire d'une région, celle de l'Estrie, dont le chef de file est sans contredit Alfred DesRochers sur lequel, bien entendu, on insiste davantage. Le livre peut se diviser en deux grandes parties; dans la première on étudie le « dynamisme culturel » de la région de l'Estrie (Sherbrooke et les environs) (Antoine Sirois), où l'on découvre un mouvement littéraire dont on fait un historique bien précis (Joseph Bonenfant) tout en analysant l'accueil critique qui en a été fait (Richard Giguère). Finalement, on procède à la lecture d'un certain nombre d'œuvres estriennes (Pauline Adam) dont le but est de remettre en circulation des textes injustement oubliés; à ce titre, une anthologie succincte mais significative aurait été préférable à ce type de travail. S'ajoutent deux articles de Janine Boynard-Frot qui ont déjà été publiés ailleurs et qui entretiennent des liens tenus avec l'ensemble, ne serait-ce le fait que les écrivains dont on parle sont originaires des Cantons de l'Est ou y ont travaillé.

La deuxième partie est consacrée presque entièrement à Alfred DesRochers. Richard Giguère étudie la production méconnue de DesRochers, soit la théorie et l'histoire littéraire; puis il procède à une analyse riche de renseignements de la bibliothèque de DesRochers dont l'inventaire établi par Suzanne Gagné-Giguère, révisé par Liette Gaudreau, nous est ensuite fourni. Il est malheureux que l'on n'ait pas respecté les classifications sur lesquelles s'appuie R. Giguère pour son travail, cela aurait été de consultation beaucoup plus facile. Hélène Lafrance procède ensuite à l'examen de la correspondance de DesRochers et Joseph Bonenfant resitue le mouvement littéraire des Cantons de l'Est et Alfred DesRochers dans une perspective globalisante de la littérature québécoise où, à la lumière de la recherche qui a été faite, on constate qu'ils jouent un rôle marquant. Une série d'appendices (documents et témoignages

d'époque, biographies et bibliographies et extraits d'interviews) complètent cet excellent panorama d'un mouvement littéraire et d'un homme qui en a été l'animateur dynamique: Alfred DesRochers.

[Roger CHAMBERLAND]

sartre

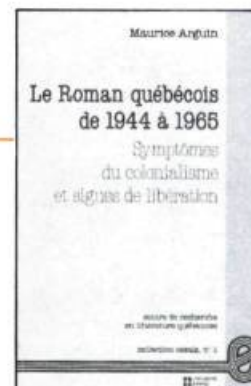
Annie COHEN-SOLAL,
Gallimard, Paris, 1985, 728 p.

Annie Cohen-Solal a investi quatre années de travail quotidien pour poursuivre et compléter la volumineuse biographie de Jean-Paul Sartre. Avec précision, exhaustivité, et une densité d'écriture où s'amalgament l'exactitude aux faits et la complicité au sujet traité, l'auteur réussit à renouveler sans répéter l'attention du lecteur à son entreprise. Alimentée par une somme impressionnante et diversifiée de dossiers, de faits, de témoignages et de critiques, l'auteur de *Sartre* cerne avec discernement les contours du personnage-Sartre, ce « rassembleur d'hommes » qui fut, somme toute, un « rassembleur d'idées ».

Sartre, une vie, une époque aussi: peut-on dissocier l'écrivain engagé dans toutes les luttes et tous les courants idéologiques de gauche de son temps et dont la cause première à promouvoir fut celle de la liberté?

Épousant le mouvement chronologique d'une biographie, le lecteur peut suivre et découper avec rigueur l'évolution des champs d'écriture, de réflexions et d'engagement socio-idéologique de l'écrivain. De « l'enfant-roi », choyé intellectuellement et libre des contraintes de l'éducation traditionnelle, à l'engagement quotidien de l'écrivain, toute sa vie durant, nous suivons le Sartre des démarches existentialiste, socialiste autant que celui des interrogations métaphysiques et littéraires. Avec *Sartre*, c'est tout le courant littéraire, culturel et politique d'une époque et même, d'une bonne part du XX^e siècle qui nous est restitué.

La somme impressionnante de noms cités en index, la bibliographie étoffée, judicieusement utilisée, l'œuvre de Sartre et de ses proches contemporains, les essais élucidant la période de 1905 à 1980, toute cette documentation de « source » donne un aperçu de l'envergure du travail d'une biographe attentive autant que chevronnée. Sans paraphrase, évitant l'anecdote gratuite autant que l'explication définitive de l'œuvre et de la vie de Jean-Paul Sartre, Annie Cohen-Solal marque



NOUVEAUTÉS

un point magistral dans l'étude de cet écrivain et de son temps. Pour qui a lu *Sartre*, c'est une invite à renouer avec des pans particuliers de l'auteur des *Mots*.

[Reine BÉLANGER]

la chanson en question(s)

Sous la direction de Robert GIROUX
Triptyque, Montréal, 1985, 198 p.

Cet ouvrage collectif fait suite à un autre, non moins remarquable, *les Aires de la chanson québécoise*, paru chez le même éditeur et revu par *Québec français* (n° 58, p. 15). Cette fois-ci, les « questions » se précisent encore davantage et sont présentées sous forme d'analyses exploratoires.

S'intéresser à la chanson sous toutes ses coutures et plus globalement aux pratiques culturelles qu'elle génère sous les effets de l'industrialisation et de la standardisation de notre univers, c'est aussi important que de nous préoccuper « de l'état de l'air que nous respirons », affirme Robert Giroux dans son préambule.

Questions de méthodes dans l'étude de la chanson populaire, constatations sur les normes de sa production industrielle, sur la place que lui réserve la radio, autant de textes et de pistes intéressantes susceptibles de nourrir la réflexion sur cette denrée du quotidien qu'est devenue la musique populaire.

Cette manifestation artistique est d'ores et déjà un produit manufacturé lié à de grands intérêts économiques, comme le montrent Yves Alix, Bruno Roy, Jacques Julien, Robert Saint-Amour et Robert Giroux. Ces textes articulés sont suivis de ceux d'André Gaulin, Réal d'Amours et René Charest qui nous soumettent des réflexions inspirées par l'œuvre de Clémence DesRochers et, plus généralement, par l'imaginaire estrien. Finalement, deux importantes collections d'enregistrements québécois font l'objet d'une présentation sommaire (collections Jean-Jacques Schira et Rieault). Création et diffusion constituent les deux pôles du « capital culturel » chansonnier partagé par des millions de personnes et trop longtemps ignoré en tant qu'objet d'étude parce que trop « populaire ». Bravo à ce groupe de chercheurs sherbrookoïses (et d'ailleurs) qui est en train de nous inculquer le goût d'écouter nos disques d'une nouvelle manière.

[Roger DROLET]

québécoises d'hier et d'aujourd'hui.

Profil de 275 femmes hors du commun

Robert PRÉVOST
Stanké, Montréal, 1985, 231 p.

Chaque année, l'histoire des Québécoises devient l'objet de nouveautés dans le monde du livre, voire de best-sellers. Pensons à *l'Histoire des femmes au Québec*, du collectif Clio, au *Mini-Quizz féministe* de la CEQ et du Mouvement socialiste ou, tout récemment, au *Marie Gérin-Lajoie* d'Hélène Pelletier-Bailargeon. Cette fois, c'est l'historien Robert Prévost qui nous prouve que le sujet est loin d'être épuisé. Partant d'une formule traditionnelle, mais qui a encore sa valeur, la présentation de pionnières ou d'« héroïnes », *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui* constitue un petit dictionnaire des noms de femmes qui se sont illustrées ou qui sont encore présentes sur la scène politique ou artistique, dans l'enseignement, les syndicats, le journalisme, la littérature, la vie religieuse, les hôpitaux, enfin dans chacun des lieux de la vie sociale, car la représentation féminine a toujours été obtenue de haute lutte. Même si cet inventaire ne se veut pas exhaustif, il semble que le domaine des sciences et de la technologie reste encore à découvrir.

L'ouvrage de Prévost permet de faire connaissance avec Marie-Anne Barbel-Fornel, femme d'affaires sous Bigot, de relire le profil de la carrière d'Irma Levasseur (1878-1964), première femme médecin au Québec, et de se rappeler que Claire L'Heureux-Dubé fut la première Québécoise juge à la Cour d'Appel en 1979. Les sportives ne sont pas non plus oubliées, des pilotes d'avions Maria Côté-Lévesque et Thérèse Lemieux-Hallé aux premières championnes de courses sous harnais, comme Danielle Duquet. L'ordre alphabétique fait côtoyer la grande histoire et la petite, les femmes patriotes avec les comesses, les garde-chasse avec les religieuses contemplatives, ce qui ajoute à l'effet de surprise.

Malgré un ton un peu vieillot et des descriptions parfois trop brèves, les recherches de Prévost et son style vif font de ce répertoire un livre fort utile et agréable à lire, qui s'adresse à un large public. Écrit par un passionné de l'histoire qui est loin d'être misogyne, *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui* donne le goût d'approfondir les événements qui y sont racontés et celui de voir enfin ces noms de femmes illustrer la toponymie québécoise.

[Marie-José des RIVIÈRES]

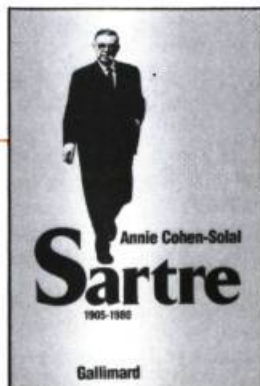
théâtralité, écriture et mise en scène

sous la direction de Josette FÉRAL,
Jeannette LAILLOU SAVONA, Edward A. WALKER
Hurtubise HMH, Montréal, 1985, 271 p.

Voici donc, avec cinq ans de délai, « la plupart des communications d'un colloque » tenu à l'Université de Toronto en novembre 1980. Y figurent Armand Gatti, Richard Schechner, Bernard Dort, Michael Kirby, Odette Aslan, Philip Monk, Josette Féral, Helga Finter, Derrick De Kerckove, Masao Yamaguchi, Pierre Gobin, Joseph Melançon, Karen Laughlin, Jeannette Laillou Savona et Wladimir Kryszinski : ensemble fort représentatif de créateurs scéniques et de théoriciens, surtout sémioticiens, du théâtre. Le thème, très large, et les origines et positions assez diverses de ces intervenants permettent une sorte d'état présent, d'inventaire de la situation théâtrale actuelle dans une perspective plus descriptive et analytique que classificatoire et exhaustive. Le souci est de chercher à comprendre ce que le théâtre devient aujourd'hui dans sa spécificité propre, c'est-à-dire dans sa théâtralité. Le regard porte tant sur la mise en scène que sur le texte, même si on constate que dans cette conjoncture le spectacle prime sur l'écrit. Et, de fait, aucun des dramaturges invités ne s'affiche d'abord comme écrivain ; en contrepartie, les Genet, Handke, Maillet, et autres auteurs, ne sont entendus que par critiques interposés. S'il est permis de rapidement placer des hiérarchies, au commencement est la proposition de Barthes « Qu'est-ce que la théâtralité ? C'est le théâtre moins le texte... » Ce questionnement sémiotique fonde le pouvoir des sémioticiennes organisatrices de la rencontre à orienter un débat où l'on autorise les uns, gens de scène, à présenter leur vécu (ils sont le théâtre) et les autres, gens de plume, à être sondés par les spécialistes sur leur rapport à la scène (ils en sont sans en être et cela vaut tant pour les écrivains que pour les spécialistes). C'est de ce deuxième côté que la réflexion s'avère la plus intéressante démontrant en somme l'insuffisance, l'inexactitude pratique de la définition de Barthes : le texte aussi dans certaines conditions relève de la théâtralité.

D'un autre point de vue, le lecteur remarquera assez vite que les interventions ont porté principalement sur des manifestations dites d'avant-garde et marginales par rapport à la théâtralité la plus conventionnelle. Pas

NOUVEAUTÉS



question ici de la scène à l'italienne, de Shakespeare, de Molière ou d'Ibsen. Le colloque apparaît très soumis à cette stratégie de la fuite en avant que Bourdieu a si clairement analysée pour le circuit des intellectuels. Les gens de théâtre sont en ce sens désespérément prévisibles.

[Denis SAINT-JACQUES]

simone de beauvoir

Claude FRANCIS et Fernande GONTIER
Perrin/Libre-Expression, Montréal,
1985, 415 p. (16,95 \$)

Pour qui a lu les œuvres de Simone de Beauvoir, en particulier ses admirables *Mémoires*, cette biographie se révélera, il faut le dire, bien décevante. Le point de départ de l'ouvrage de Claude Francis et Fernande Gontier est pourtant fort prometteur : « [...] la découverte [...] des lettres manuscrites et inédites de Simone de Beauvoir à l'écrivain américain Nelson Algren dont elle était tombée amoureuse. » De ces 1682 pages, il semble que les auteures se soient peu inspirées (mais peut-être n'y ont-elles rien trouvé de véritablement original ?) tant leur biographie se révèle platement conforme aux *Mémoires*. Exception faite d'un rapide survol des années 1972 à 1985, on retrouve les grands moments de la vie de Simone de Beauvoir tels qu'elle les relate elle-même dans son œuvre autobiographique : l'enfance à Paris, l'agrégation, la rencontre avec Sartre, l'enseignement, l'écriture, l'engagement politique et social.

L'admiration que Claude Francis et Fernande Gontier vouent de toute évidence à Simone de Beauvoir entrave, semble-t-il, le travail analytique et critique qui aurait pu conférer une certaine originalité à cette biographie. À trop exalter les qualités personnelles de Simone de Beauvoir, à trop célébrer son histoire d'amour avec Sartre, les auteures tendent parfois vers un sentimentalisme agaçant.

Somme toute, le seul tort des auteures est d'avoir repris une histoire que Simone de Beauvoir a su si bien raconter elle-même. Cet ouvrage constitue sans doute une bonne introduction à la vie et à l'œuvre de Simone de Beauvoir mais les inconditionnels(les) n'y trouveront malheureusement pas le bonheur de lecture escompté.

[Caroline BARRETT]



liberté fragile

Droits de la personne et dissidence au Canada.

Thomas R. BERGER

Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, Collection Science politique, Montréal, 1985, 314 p.

Même en démocratie, il est des sujets délicats. La dissidence est de ceux-là, souvent liée d'ailleurs à quelque faute ou quelque arbitraire du pouvoir. Et un pouvoir, par nature, par essence, est toujours chatouilleux...

En osant dresser le bilan de questions aussi douloureuses et controversées que l'expulsion et le retour des Acadiens, le sort des métis et de leur héros et martyr Louis Riel, celui du parti communiste ou des Témoins de Jéhovah, ou encore l'octobre terroriste de 1970 qui marqua douloureusement la conscience canadienne, sans oublier le lancinant problème, toujours renaissant de ses cendres, des droits ancestraux des Indiens, l'auteur affronte des questions clés, des situations tests qui permettent de mesurer la valeur et la solidité des institutions démocratiques en juriste, en homme politique et en moraliste. Il le fait avec une large information qu'il domine parfaitement, avec une sérénité et une mesure qui renforcent le droit à la différence, ce droit aussi difficile à vivre que la cause générale, toujours fragile, des droits de l'homme, surtout lorsqu'il s'agit de vaincus ou de minorités. Car le meilleur critère de démocratie n'est pas la loi de la majorité mais le respect de la minorité. Et malgré les bavures de l'histoire, le Canada et les Canadiens s'en tirent avec un relatif honneur. Pouvait-il en être autrement d'un pays qui est devenu un creuset ethnique et culturel ?

Pour rendre hommage aux hommes, groupes et courants courageux qui se firent les champions de la tolérance, nul n'était plus qualifié que le juge Thomas R. Berger, qui, plus qu'un témoin, fut un acteur et un moteur de ce progrès ardu vers la fraternité reconnue et vécue. Rappelons seulement qu'en 1981 il fut un des rares anglophones à soutenir que l'Accord constitutionnel devait reconnaître le droit de veto du Québec. Un grand livre d'histoire et d'éducation démocratiques et un message d'espoir et de confiance. C'est rare !

[Marcel VOISIN]



théâtre

la fresque de mussolini

Filippo SALVATORE
Éditions Guernica, Montréal, 1985, 85 p.

La pièce de Filippo Salvatore repose sur la problématique du fascisme qui, dans le Québec des années 1930, a permis l'alliance entre l'Église et l'État. L'auteur se demande plus précisément pourquoi on a peint le Duce Mussolini sur la fresque de la voûte dans l'église Notre-Dame de la Défense à Montréal. Partant de cette interrogation, il trace l'histoire d'amour entre le peintre de cette fresque, Fabrizio, et une jeune Italo-Montréalaise, Cathy De Marinis. Cette intrigue rapidement brossée s'insère dans le contexte plus large de l'Histoire qui devient le protagoniste de la pièce.

De fait, l'intrigue amoureuse qui vient se greffer sur un fond historico-politique se réduit à peu de chose. Choisi par l'évêque auxiliaire de Montréal, Fabrizio s'éprend de la jeune Cathy (Caterina) De Marinis qu'il délaisse peu à peu pour s'attacher à une femme de son rang, Geneviève de Gaspé-Beaubien. Mais de plus en plus préoccupé par la politique, le jeune peintre quitte cette dernière, épouse de l'ex-consul canadien à Paris, et part avec le corps expéditionnaire italo-canadien pour la guerre d'Éthiopie. Atteint d'une balle, il laisse sa première amie Cathy dans l'indifférence.

Cette histoire prend peu d'importance par rapport à la trame historique centrée sur les événements italo-canadiens ou italiens et sur les agissements du Duce. Par une série de dialogues plus ou moins suivis, l'auteur arrive mal à conduire une action dramatique dans des espaces très différents. Cette disparité des lieux, d'une scène à l'autre, disperse l'attention du lecteur ou du spectateur, mais contribue toutefois à saisir les personnages d'une micro-société dans leur milieu respectif. De ce point de vue, la pièce conserve une certaine authenticité. L'introduction de concepts visuels concourt sans doute à l'actualiser dans un contexte d'époque et une mentalité particulière.

[Rémi TOURANGEAU]



NOUVEAUTÉS

pédagogie

du bon usage de votre livre de grammaire
 Françoise LIGIER et Colette RODRIGUEZ
 La Lignée, Mont-Saint-Hilaire, 1985, 128 p.
 (Série Outils. Collection Pratiques langagières)

L'utilisation d'une grammaire dans une langue seconde pose souvent de nombreux problèmes à l'apprenant. Le plus complexe est sans doute celui du repérage. L'apprenant cherche des équivalences à partir de sa langue maternelle mais les réponses ne se trouvent pas nécessairement là où il les cherche. Son système de consultation s'avère alors inefficace. S'il trouve la réponse à sa question, c'est presque l'effet du hasard et trop souvent il reste sans réponse ou se perd dans les détails.

Ce nouvel outil autodidactique répond donc à un besoin réel. Son intérêt se situe à deux niveaux: il veut habituer l'apprenant à aborder la grammaire par le biais de quelques grandes notions (le verbe, les déterminants, la phrase — la proposition, les mots invariables) et l'initier à une démarche de recherche qu'il pourra appliquer aux différents types de problèmes grammaticaux qu'il peut rencontrer. La démarche se résume ainsi: s'habituer à bien identifier le problème de langue auquel on tente de répondre, l'analyser pour faire ressortir les différentes possibilités de solution pour enfin le résoudre à l'aide d'une grammaire.

La démarche fait d'abord appel à la compréhension chez l'apprenant et l'habitue à se dégager du système linguistique de sa langue maternelle. L'éventail des problèmes posés est très large et reflète la variété des besoins des apprenants en matière de grammaire française. Les sujets touchés dans les exercices d'entraînement appartiennent à différents domaines de la communication orale et écrite. Le type d'initiation proposé a le mérite de ne jamais laisser l'étudiant dans le doute ou sans réponse. Même s'il s'est trompé, ce dernier a la possibilité de revenir en arrière pour rajuster sa démarche de recherche. Le corrigé ne se limite donc pas à donner la bonne réponse, il amène l'étudiant à la comprendre.

[Zita DE KONINCK]

dictionnaires

dictionnaire bordas de la littérature française
 sous la direction de Henri LEMAÎTRE
 Bordas, Paris, 1985, 850 p.

La nouvelle édition du *Dictionnaire Bordas de la littérature française* publié sous la direction de Henri Lemaître répond-il à un besoin pour les littératures française, québécoise et francophone depuis la parution du *Dictionnaire des littératures de langue française* dont *Québec français* a longuement rendu compte dans son numéro 58? Non. D'abord par son mépris (?) pour la littérature hors de France puisque le qualificatif francophone ne figure pas sur la page couverture mais uniquement sur la page de titre, ensuite parce qu'il fait peu de cas des auteurs de la littérature québécoise. Cinq lignes consacrées à Aubert de Gaspé (fils); pourtant, deux erreurs. Le titre du roman est *Influence d'un livre*. Ce n'est qu'en 1864 que l'abbé Casgrain s'arroge le droit de le baptiser *le Chercheur de trésors*. Il fut publié en 1837 et non en 1841. Il y a bien d'autres erreurs: Marie-Claire Blais publie *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en 1965 et non en 1966, année où elle reçoit le prix Médicis. Marcel Dubé a publié *Virginie* et non *Virginia*; Félix Leclerc a écrit deux albums de contes pour les enfants sous les titres *l'Avare* et *le Violon magique*; Gatien Lapointe est l'auteur d'un recueil intitulé *Otages à la joie* et non *Otages de la joie*, erreur que l'on copie bêtement du *Dictionnaire de l'Union des écrivains québécois*, la bible des chercheurs de ce dictionnaire. Louis Fréchette a publié *Félix Poutré* et non *Ponté*; il est en outre l'auteur d'un recueil de contes posthume, *Masques et Fantômes* (Fides, 1976). Il faut ajouter au moins sept autres titres à Antonine Maillet. C'est en France qu'a commencé la polémique entourant l'existence ou non de Réjean Ducharme. Louis Hémon (le pauvre?) ne s'est jamais marié; il n'a donc pu prendre épouse en 1903. De plus, il ne fut jamais bûcheron dans les forêts canadiennes; à ses œuvres il faut ajouter *Récits sportifs* (Alma, Éditions du Royaume, 1982). Et on pourrait allonger la liste de ces erreurs qui prouvent que toute la recherche, du moins pour les œuvres québécoises, a été effectuée par des amateurs. Enfin, comment expliquer l'absence de Laure Conan, de Roch Carrier, de Nicole Brossard, de Fernand Ouellette, de Françoise Loranger, de Marie Laberge, de Léo-Paul Desrosiers...? On ne s'explique pas non plus, dans la bibliographie de la francophonie, l'absence du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, du *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* (qui valent bien celui de l'Union), de *l'Anthologie de la littérature québécoise*, sous la direction de Gilles Marcotte et non Mariotte, l'auteur du *Temps des poètes* et non de *la Poésie canadienne-française*. Et j'aurais préféré une mention de l'excellente anthologie de la poésie de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu plutôt que celle de *l'Histoire de la littérature canadienne-française* de Berthelot Brunet et non de R. Brunet.

Bref, voilà un ouvrage à refaire et à corriger. Le Québec mérite un meilleur sort de la part de la maison Bordas.

[Aurélien BOIVIN]

revues

le français aujourd'hui
 Revue de l'Association française des enseignants de français (AFEF)
 Supplément au n° 71 (déc. 1985), 10 p.

Ce dernier supplément à la revue de nos collègues français porte essentiellement sur leur dernier congrès (mai 1985) dont la conférence d'ouverture a été prononcée par le biologiste Albert Jacquard. Bien connu de ceux d'entre nous qui ont eu l'occasion de l'entendre lors de ses récentes visites au Québec, Jacquard semble avoir répondu à des préoccupations qui s'apparentent aux nôtres en montrant, à partir des données de sa discipline, que tout enseignant est « en face de quelqu'un qui doit se construire » et qu'il doit « l'aider à se construire ».

Le « spécial congrès » comprend des comptes rendus de trois carrefours portant respectivement sur les langages et les écrits utilisés et produits à l'école, sur la culture d'aujourd'hui et sur la maîtrise de la langue, d'un atelier sur le résumé ainsi que d'une table ronde sur la littérature de jeunesse. Nos collègues y paraissent préoccupés, tout comme nous, de ce qui se passe effectivement en classe (les questions du maître et les réponses des élèves), de l'évolution de la pédagogie de la communication par un retour sur « les problèmes de conceptualisation du réel » (G. Vergnaud), de « la culture vécue par les jeunes », de la construction d'une grammaire qui soit « pédagogiquement efficace » (R. Bouchard) et d'une meilleure connaissance et diffusion de la littérature de jeunesse.

On y retrouve aussi des préoccupations analogues aux nôtres au plan plus spécifiquement professionnel: des examens terminaux dont la rédaction implique davantage les professeurs, une vie associative mieux articulée par des « commissions de travail », et même... des liens plus étroits entre les membres de l'association et sa revue!

[Jean-Claude GAGNON]

Mise au point

Le bref compte rendu sur le *Petit Guérin express* de Gérard Langlois paru dans le numéro d'octobre 1985 de *Québec français* a suscité quelques malentendus.

Le recours à la mention de l'Office de la langue française avait pour seul but de signaler que l'auteur de l'article était rattachée à cet organisme (pratique courante dans de nombreuses revues) et non pas qu'elle agissait au nom de l'Office de la langue française.

Lise HAROU

NOUVEAUTÉS

